

Calais : entre deux rives, des vies en attente

Les dix premiers jours d'août m'ont conduite à Calais pour un temps de service auprès des personnes migrantes. Il me semble revenir d'un autre monde, un monde oublié, incompris ou méprisé, un monde de drame, de rêves et de fraternité.



J'ai partagé mon temps entre Care4Calais, une ONG britannique qui distribue des vêtements, des boissons chaudes et des produits de première nécessité, et l'accueil de jour du Secours Catholique, lieu où les personnes peuvent prendre une douche, laver leur linge, boire un thé ou un café, recharger leur téléphone, être écoutées ou simplement retrouver un peu de dignité. Au-delà de ces gestes simples mais précieux lorsque l'on vit dehors, dans l'attente et l'incertitude, une grande importance est donnée à la création de liens avec les personnes exilées.

Au cours de ces dix jours, j'ai rencontré quelques femmes venues de Somalie et d'Érythrée avec leurs enfants et, surtout, plusieurs centaines de jeunes hommes soudanais fuyant la guerre civile qui ravage leur pays depuis avril 2023. Une guerre alimentée et prolongée par des soutiens extérieurs et par les intérêts géopolitiques et économiques de plusieurs puissances régionales et internationales. La France elle-même n'est pas extérieure à ces dynamiques : elle continue notamment d'entretenir des relations militaires et de vendre des armes à certains États engagés dans la région. Beaucoup sont très jeunes, certains sont mineurs et non accompagnés. Ils ont parcouru des milliers de kilomètres et traversé des épreuves dont nous avons peine à mesurer la violence.



Calais, un cul-de-sac pour les migrants (voir l'article du journal *La Croix* du 31 juillet 2026). Le Royaume-Uni cherche à limiter les arrivées tandis que la France ne leur offre pas de véritable possibilité de s'installer durablement. Entre les deux rives, ces jeunes cherchent pourtant simplement un avenir. Certains veulent rejoindre de la famille, des amis ou des réseaux déjà établis en Grande-Bretagne.

Le contraste est saisissant entre la beauté des lieux et la dureté de ce qui s'y joue. Les longues plages de sable, les dunes, la lumière changeante de la Côte d'Opale offrent un paysage d'une beauté exceptionnelle. Par temps clair, les falaises anglaises semblent à portée de main. Quelques dizaines de kilomètres seulement séparent deux rives... et pourtant, pour tant de femmes, d'hommes et d'enfants, cette

courte distance devient un obstacle presque infranchissable, parfois au prix de leur vie.

Quatre personnes sont décédées en mer juste avant mon arrivée ; durant mon séjour, un bateau pneumatique a pris feu au large mais, heureusement, les 170 personnes à bord ont été secourues. J'ai moi-même été témoin d'une tentative de traversée qui s'est achevée dans l'échec sur la plage de Sangatte. Voir les CRS courir vers l'embarcation, puis assister à l'interruption du départ, sentir, même à distance, le mélange de peur, de tension, de déception et de résignation qui s'empare alors de tous, est une expérience difficile à décrire. Derrière les images qui traversent parfois nos écrans, il y a des visages, des regards, des histoires, des rêves qui refusent de mourir.





Dans le cadre de la politique dite du « zéro point de fixation », renforcée depuis le démantèlement de la « jungle » en 2016, les campements de fortune en périphérie de la ville sont fréquemment démantelés par la police et les effets personnels confisqués. Les personnes sont ainsi contraintes de se déplacer sans cesse, de perdre leurs quelques affaires et de recommencer ailleurs, dans une précarité permanente, dans l'attente du passage. Elles attendent parfois des jours, des semaines ou des mois une occasion de traverser, avec

l'incertitude de savoir quand et comment. Elles dépendent alors de réseaux clandestins, paient souvent très cher une traversée extrêmement dangereuse, dont l'issue reste incertaine. Dans ce contexte, tout devient provisoire : dormir, manger, se laver, garder ses affaires, téléphoner, rencontrer quelqu'un ou simplement savoir où l'on sera le lendemain.



À cette violence s'ajoute celle de certains mouvements d'extrême droite français et britanniques qui mènent des campagnes d'intimidation contre les migrants et contre les associations qui leur viennent en aide. Ces associations sont accusées de « faire le jeu des migrants », tandis que les personnes exilées sont trop souvent présentées comme une bande de vauriens, de délinquants ou de profiteurs. Il est difficile de ne pas être frappée par le décalage entre ces discours et la réalité rencontrée sur le terrain : des jeunes hommes, souvent à peine sortis de l'adolescence, qui ont fui une guerre, traversé plusieurs pays et risqué leur vie pour tenter de rejoindre un endroit où ils puissent simplement envisager un avenir.



La situation de Calais n'est pas seulement une question de misère individuelle : elle est liée aux guerres, aux politiques migratoires européennes, aux rapports de force internationaux et aux choix politiques. Il y a quelque chose de vertigineux à rencontrer, à Calais, les conséquences humaines de conflits dont nous sommes, directement ou indirectement, partie prenante. Nous regardons parfois les migrations comme un problème qui arrive jusqu'à nos frontières. Et l'on comprend aisément la lassitude

des habitants de Calais, confrontés à cette situation depuis presque trente ans. La présence policière est constante et fait partie du quotidien de ceux qui vivent là, ajoutant à l'incertitude et à la tension de chaque journée.

Alors que ces personnes sont trop souvent traitées comme une menace ou comme des êtres indésirables, une dizaine d'associations continuent d'agir à Calais. Avec des gestes modestes, elles redonnent un peu de cette dignité que l'exil, l'attente et le rejet viennent si souvent malmener.

Ce sont les mots attribués à William Shakespeare qui ouvrent le film *Le Passage*, réalisé par Brandt Andersen et sorti dans les salles françaises en juillet 2026 : « Imaginez que vous voyez ces malheureux étrangers, leurs bébés sur le dos et leurs maigres bagages [...] tel est le triste sort des étrangers, et telle est votre incommensurable inhumanité. »

C'est à cette inhumanité que nombre de personnes de bonne volonté ne peuvent se résoudre. J'ai été marquée par le petit nombre de salariés et les nombreux bénévoles qui se relaient à longueur d'année. Des personnes de tous âges, de toutes convictions, venues de plusieurs pays, travaillent côte à côte avec simplicité et grande bienveillance. Les convictions sont diverses, les âges très variés, mais tous se retrouvent autour d'une même certitude : personne ne devrait être privé de sa dignité. La plupart sont sans religion, mais vivent l'Évangile sans le savoir, d'une manière admirable : l'Évangile qui prend chair chaque fois que nous choisissons la proximité plutôt que la peur, la fraternité plutôt que l'indifférence et l'espérance plutôt que le découragement. Chaque volontaire, ayant choisi de ne pas se positionner en observateur d'une réalité souvent médiatisée, apporte ce qu'il peut : un sourire, une écoute, une compétence, une présence. Impuissants à résoudre les drames de l'exil, tous sont pourtant résolus à refuser que des personnes soient réduites à l'anonymat ou à l'indifférence, à des chiffres ou à une menace. Il ne s'agit pas de faire de grandes choses, mais d'être présent, attentif, disponible. Et à travers ces gestes simples de fraternité, chacun découvre aussi quelque chose du sens de sa propre vie : une vie qui trouve sa pleine joie lorsqu'elle s'ouvre aux autres et se met au service de quelque chose qui la dépasse.



Les paroles récentes des papes ont accompagné ce que j'ai vécu sur le terrain. Le pape François n'a cessé d'inviter l'Église à « accueillir, protéger, promouvoir et intégrer » les migrants, rappelant qu'ils ne sont pas d'abord un problème à résoudre, mais des frères et des sœurs à aimer. Plus récemment, le pape Léon XIV a poursuivi cet appel en invitant l'Église à reconnaître le Christ dans ceux qui vivent aux périphéries et à bâtir une culture de la rencontre plutôt que de l'indifférence.



Je suis revenue de Calais le cœur profondément remué. Ce qui m'a touchée n'est pas seulement la précarité des migrants, mais leur incroyable résilience. Derrière chaque visage, il y avait une histoire, une famille laissée derrière soi, des rêves, des blessures, une espérance obstinée. Je me sens privilégiée d'en avoir été le témoin. Cette expérience de service m'a aussi rappelé que les périphéries ne sont pas seulement des lieux de souffrance ; elles sont des lieux où Dieu nous précède. Dans le regard d'un migrant accueilli avec respect, dans la générosité discrète des bénévoles, dans les gestes les plus simples de solidarité, j'ai entrevu quelque chose du Royaume qui grandit silencieusement parmi nous.

Face à cette mer qui sépare et qui relie tout à la fois, face à cette Angleterre si proche et pourtant si inaccessible pour beaucoup, ma vie est désormais liée à tant de visages rencontrés. Ils me rappellent que l'espérance est cette force qui continue de croire en la fraternité, même lorsque tout semble inviter au découragement. J'ai aimé prier dans l'oratoire des Sœurs Auxiliatrices qui m'ont accueillie pour la semaine. Devant ce portrait de Jésus peint par Arcabas, j'ai trouvé la force de présenter au Père, parfois dans les larmes, les visages, les sourires, les histoires, les drames, les gestes de solidarité de chaque jour, en attendant le jour où le Psaume 84 trouvera son plein accomplissement : « Amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent. »



Elisabeth Marie ANSART, osu, Le 10 août 2026